

KAFÛ

Le Bambou nain

Roman traduit du japonais
par Catherine Cadou



Éditions Picquier

Il est certes détestable de trop s'arrêter sur le titre d'un roman, mais il est encore plus détestable de n'y accorder aucune importance. Pour ce qui est de l'œuvre présente, elle devait, dans un premier temps, être publiée en dix livraisons à paraître dans la revue mensuelle Chuo Koron, à partir du numéro de janvier 1918, mais je n'avais trouvé aucun titre qui me plût. Serait-ce Le Disciple, ou Le Rapin ou bien encore seulement le prénom du personnage principal Kyoseki... ? J'y réfléchissais en vain quand, jetant mon pinceau, je sortis dans le jardin au moment où le jardinier s'occupait à recouvrir cette espèce de palmier nommé Cycas pour le protéger des gelées hivernales ; oubliant pendant quelque temps mon roman, je l'apostrophai :

— Où en êtes-vous avec le petit bambou que je vous ai demandé l'autre jour ? Vous savez, ces bambous sauvages qui foisonnent le long des remblais ou des escarpements... Si on en transplantait un au pied de cette palissade, son charme rustique serait certainement du plus bel effet.

Avec la mine de celui qui vient de se souvenir, l'autre répondit :

— Ces bambous nains ? Je me demande ce que vous leur trouvez à ces feuilles tout juste bonnes à

servir de présentoir aux patates décoratives du marché aux râteaux de la Félicité.

On pouvait voir à son air qu'il n'avait toujours pas l'intention de s'en préoccuper. A ce moment précis, une voix forte retentit : « C'est la date limite pour la remise de votre manuscrit ; je suis venu en prendre livraison ».

Je n'avais plus le temps de réfléchir ; encore sous le coup de l'étrangeté du terme utilisé par le jardinier, j'inscrivis en toute hâte Le Bambou nain en tête des pages que je remis aussitôt à l'éditeur.

À la réflexion, le bambou est l'élégance même. Et pourtant, tout bambou qu'il fût, ce « bambou nain » qui croît et prospère, tel les mauvaises herbes, en bordure des clairières ou des sentiers est, lui, piétiné, arrosé d'urine, pitoyable au point de ne retenir la moindre once d'attention du jardinier quand un bonhomme obstiné désire le planter chez lui au nom d'un esthétisme affecté.

N'en va-t-il pas de même pour cette mienne œuvre ? Et d'ailleurs, du point de vue de l'histoire de son héros, ce titre n'est nullement extravagant. De tout ceci, je ne me suis aperçu qu'ultérieurement, si bien qu'au printemps de cette année 1920, quand il m'a fallu revoir mon ancien manuscrit dans la perspective de sa publication sous forme de livre, j'ai décidé d'en conserver le titre original Le Bambou nain.

NAGAI KAFÛ,
février 1920.

I

Avec pour seule indication l'adresse à Fujimi-cho, telle rue, tel numéro, et par ailleurs une expérience limitée des quartiers de la haute ville, celui qui se rendait pour la première fois au domicile d'Uzaki Kyoseki risquait fort, surtout par nuit noire, d'être désorienté et de se demander s'il ne s'agissait pas d'une maison de rendez-vous, au reste semblable à toutes celles du voisinage. Pourtant, la demeure d'Uzaki n'était pas d'un aspect particulièrement attrayant ou élégant : deux ou trois bambous-flèches clairsemés, un édifice banal à étage et un portail de petite taille ; à la lumière du jour, on voyait une maison de location plutôt sale et usée par le temps où, par-delà la porte à claire-voie, apparemment peu nettoyée, traînaient des socques de bois maculées de boue, semées sur place par leur propriétaire. En fait, légèrement en retrait par rapport à la grand-rue où passaient les tramways, ce quartier avait fini par ne compter presque uniquement, en dehors de la demeure d'Uzaki, que des alignements de maisons de geishas ou de petites maisons de rendez-vous. Et encore, seules deux ou trois bâtisses y avaient été reconstruites pour servir à ce commerce ; quant aux autres, ce n'étaient, pour la plupart, que de vieilles

maisons habitées à l'origine par des gens ordinaires dont on avait, tout au plus, changé le nom inscrit sur le panneau lumineux de l'entrée. Comme il en existait même certaines dont on pouvait se demander, en voyant au premier étage les papiers des fenêtres déchirés et restés tels quels, si elles recevaient vraiment de la clientèle, pour ce qui était de la demeure dégradée et sordide d'Uzaki, ce n'était pas sa saleté qui retenait l'attention. Si on pouvait la prendre par erreur pour une maison de rendez-vous, ce n'était pas à cause de son élégance ou de son extravagance, mais, très bizarrement, de sa malpropreté bien dosée.

Agé d'environ quarante ans, le maître de maison avait les cheveux coupés ras, ce qui expliquait peut-être son absence de cheveux blancs, mais son front étroit était déjà ciselé de profondes rides. De petite taille, il était par contre solidement bâti. Avec son teint foncé, ses grands yeux et ses joues creuses, sa moustache et ses sourcils proéminents, son visage, ainsi marqué de zones d'ombre, offrait inexplicablement une apparence ratatinée, comme s'il avait été écrabouillé par une force venue d'en haut. Sur un kimono de coton délavé aux dessins clairsemés, sa ceinture molle de mousseline de soie marine usée jusqu'à la corde était nouée négligemment dans le dos et ses jambes, largement croisées en tailleur, non seulement exhibaient leurs poils, mais laissaient presque entrevoir le fond de son cache-sexe. Un pot de terre près de lui, Uzaki appliquait avec ardeur un produit de glaçage sur une toile de soie tendue sur un cadre quand, effleuré au visage par les derniers rayons de soleil qui éclairèrent peu à peu la fenêtre toute proche, il se leva péniblement avec une grimace. Sans même se préoccuper de baisser le store de bambou de la pièce du premier étage, il

s'accroupit et se mit à regarder par la fenêtre en arrondissant encore plus ses grands yeux.

A l'aplomb de celle-ci, un bosquet de jeunes chênes jouait les paravents pour dissimuler le petit jardin de la maison de rendez-vous mitoyenne. Jusqu'au printemps de cette année-là, plus précisément jusqu'à la fête du Souvenir des morts au champ d'honneur, y habitait un employé d'une compagnie d'assurances ou d'autre chose, mais après un déménagement pour le moins hâtif, on y avait installé l'établissement actuel, la Meigetsu. Face à la fenêtre du premier étage dotée d'une balustrade, de l'autre côté de la rue, sur un terrain surélevé, se profilait l'arrière du domaine de la très ancienne famille Untel, clôturé d'un robuste mur de pierre, lui-même rehaussé d'un solide mur de pisé, au-delà duquel les massifs de cyprès du Japon et de cerisiers de Yoshino étaient dominés par un très grand arbre, d'un âge apparemment vénérable, un micocoulier peut-être, dont le branchage se déployait jusqu'au beau milieu de la chaussée. A l'extrémité du mur de pierre, là où le terrain s'affaissait brutalement, la succession désordonnée des débits de tabac, loueurs de pousse-pousse, marchands de patates et autres blanchisseries donnait une idée de la désolation des faubourgs de la haute ville.

Dans le micocoulier du domaine, les cigales avaient, un beau jour, raréfié leurs stridulations ; le mois de septembre était déjà entré dans sa deuxième quinzaine, mais, depuis deux ou trois jours, une chaleur moite était soudain revenue et, sous les derniers rayons brûlants du soleil couchant, la rue était déserte. Les portes à claire-voie des maisons de geishas du voisinage restaient closes et on n'entendait ni voix de femmes ni bruits de socques. Juste sous la fenêtre, dans

la maison de rendez-vous, on apercevait seulement une servante nouvellement venue de sa campagne qui, le kimono retroussé, frottait avec ardeur le plancher de la véranda. Retourné s'asseoir en tailleur devant l'alcôve, hors d'atteinte des rayons du soleil déclinant, Uzaki frappa dans ses mains.

S'essuyant les mains sur un tablier de calicot blanc crasseux, en tenue de ménagère, avec les manches de son kimono ficelées dans le dos, une femme maigre et de grande taille apparut ; selon toute apparence, son épouse. Peu abondante, sa chevelure coiffée en chignon fait à la maison affichait le plus grand désordre ; son front bombé et ses dents en avant lui donnaient un visage chevalin ; elle avait non seulement dépassé l'âge du teint éclatant, mais elle attachait manifestement si peu d'importance à son apparence qu'elle donnait l'impression d'être nettement plus âgée que son mari.

D'un ton entendu, Uzaki :

— O-Kei, je dois aller au Ryokuindo, à Komagata. Prépare-moi mon dîner de bonne heure.

— Quelle heure peut-il bien être ?

— Plus de quatre heures, je pense.

Tortillant sa moustache et fronçant les sourcils, Uzaki se contentait de regarder les rayons du soleil couchant sur les tatamis.

— Malheureusement, je n'ai pas encore fait les courses aujourd'hui.

Apparemment fatiguée, O-Kei s'assit lourdement sur le bord de la fenêtre.

— Ne restait-il pas des patates douces, ce midi ? Et le saumon, il n'y en a plus ?

— J'avais peur que ça ne s'abîme. J'ai tout fini.

— Dis donc, les patates primeurs sont encore très chères. On les sert dans les restaurants. Je ne saurai

tolérer que tu en fasses ton ordinaire inconsidérément.

— Il y a des œufs et des épinards ; je pourrais les accommoder...

L'air agacé, Uzaki :

— N'importe quoi fera l'affaire. Pourvu que ça aille vite !

— Bien.

Alors qu'elle allait se relever, l'épouse remarqua, comme si elle venait de s'en apercevoir :

— Le soleil inonde totalement cette pièce !

Réprimant un bâillement, Uzaki :

— Et si j'allais au bain maintenant ? Je pourrais emmener Shotaro. Il est à la maison ?

— Je ne sais pas ce qu'il fait aujourd'hui. Il n'est pas encore rentré de l'école.

— Ah bon. Dans ce cas, j'irai avec Tamaji.

— Ces temps-ci, même Tamaji n'écoute plus ce qu'on lui dit ; il est devenu incontrôlable. Pendant que je vaque à mes occupations, il se faufile en cachette dans la maison, jette son cartable dans la cuisine et s'en va jouer. Depuis qu'ils ont lié amitié avec les enfants des maisons de geishas par-derrière chez nous, je ne peux plus rien faire d'eux. Tenez, hier soir par exemple, aucun des deux n'était de retour à l'heure du dîner. Si vous ne les réprimandez pas sévèrement dès maintenant, je n'en viendrai jamais à bout.

Tout en dévisageant d'un air perplexe O-Kei qui s'était tout à coup mise à parler en découvrant de manière peu esthétique ses dents proéminentes, Uzaki laissa tomber :

— Je sais, il va falloir penser à déménager, c'est ça ?

Soudain revigorée, O-Kei sembla aussitôt oublier les contingences culinaires et, s'asseyant sur le tatami :

— S'il y avait une maison à louer dans le voisinage de la résidence, ce serait bien. Ce serait pratique pour vous et, quant à moi, je pourrais y aller de temps à autre pour un coup de main, comme je le faisais autrefois.

— Par là-bas, ce ne sont que vastes demeures. Pas le genre de maison que nous puissions louer.

— Comme vous voudrez. Cependant, il est fort déplaisant de venir ici même pour ceux qui y sont obligés. Lors de sa visite du jour de l'an, votre jeune frère, du régiment Sakura, n'a-t-il pas dit qu'avec son uniforme il était gêné d'emprunter notre rue au point de ne plus vouloir y passer ? Depuis lors, c'est-à-dire en un rien de temps, la situation a encore empiré. Voyez l'installation de cette maison de rendez-vous juste à côté.

— C'est vrai qu'on se sent un peu dépassé. Le seul à venir nous voir de bon cœur est le jeune maître... Ha, ha, ha !

— Tout pour vous n'est que plaisanterie, prétexte à rire, mais justement, puisque vous en parlez, s'il lui arrivait la moindre chose pouvant prêter à confusion, comment nous excuser auprès des siens, à la résidence ?

Soudain, la voix criarde de la servante de la maison voisine retentit :

— On fait actuellement le ménage au premier.

Elle montrait manifestement les lieux à un client.

— Des geishas ! Des geishas ! Fais-en venir deux ou trois !

A en juger par sa voix rugissante, le client semblait avoir déjà passablement bu ailleurs.

— En tout cas, les affaires semblent prospères. C'est étonnant ! dit Uzaki, en se tortillant la moustache.

Atterrée, O-Kei redescendit à la cuisine avec un soupir. Uzaki se releva, lui aussi, et prit la menue

monnaie pour le bain public dans le tiroir de la table ; s'étant étiré, il jeta un dernier coup d'œil méprisante sur la maison d'à côté et s'engagea finalement dans l'escalier pour descendre.

Uzaki savait bien qu'il devrait déménager tôt ou tard mais, comme cela faisait déjà bientôt dix ans qu'il avait usé cette demeure, talonné qu'il était par les tâches quotidiennes, il finissait toujours par laisser les choses en l'état. Pendant de nombreuses années, il avait d'abord vécu comme homme à tout faire chez le peintre Uchiyama Kaiseki, commissaire des arts de la cour impériale, qui possédait une propriété dans le quartier chic de Naka-Rokuban-cho, mais, vu qu'il n'était plus tout jeune, il avait, par l'entremise du maître, épousé O-Kei qui, elle aussi, avait travaillé fort longtemps pour la même famille et cette maison était la première qu'il ait jamais eue. A l'époque, il existait bien dans la ruelle, dans la portion proche de la grand-rue qui longeait le sanctuaire pour les soldats morts à la guerre, deux ou trois bâtisses ressemblant à des maisons de rendez-vous, mais le son du shamisen se faisait rarement entendre et elles n'étaient pas vraiment tape-à-l'œil. Désireux de ne pas trop s'éloigner de la résidence de maître Kaiseki à Rokuban-cho, Uzaki parcourait à pied toutes les ruelles du voisinage en quête d'une maison à louer, quand il fut frappé par le mur de pierre et la densité des arbres de la propriété de M. Untel qui se déployaient maintenant devant ses yeux ; même si la maison n'était pas bien exposée, elle était située dans une ruelle de derrière extrêmement calme, donc parfaite pour travailler ; comme elle avait de plus un portail, fort modeste toutefois, et un loyer très modéré de huit yens, il l'avait retenue avec allégresse. Son fils aîné, Shotaro, était né l'année suivante,

et, deux ans plus tard, ce fut le tour du cadet, Tamaji. Jusqu'à cette époque-là, quand tombait la nuit, le calme environnant était presque lugubre au point que, certaines nuits d'hiver, O-Kei avait été terrifiée par les chuintements des chouettes habitant les frondaisons de la propriété d'en face.

C'est aussi à cette époque-là qu'une de ses œuvres avait, pour la seule fois de sa carrière, figuré au salon officiel patronné par le ministère de l'Education nationale. Cela ne se renouvela jamais. Il ne manqua pourtant pas d'envoyer ses productions aux cinq ou six salons suivants, mais elles furent inmanquablement refusées. S'il en était ainsi, malgré l'appui dont il disposait au sein du jury en la personne de maître Uchiyama, il y avait de quoi être découragé et il perdit peu à peu de son énergie ; comme, par ailleurs, les enfants grandissant, la vie devenait de plus en plus difficile, il finit par renoncer à tout travail pour des expositions car, même au cas où l'une de ses œuvres aurait été retenue, si elle ne rencontrait pas d'acheteur, son temps et ses frais en matériel auraient été dépensés en vain ; c'est ainsi qu'il renonça à toute idée de célébrité. En fait, né dans la famille d'un fonctionnaire au salaire extrêmement modeste, Uzaki n'était pas devenu peintre de son plein gré. Conscient du fait qu'il ne pourrait envoyer à l'université ni sa fille ni ses trois fils, dont Kyoseki était l'aîné, son père avait décidé qu'après leurs études secondaires menées dans des établissements publics, ses trois garçons deviendraient militaires – avec de la chance, ils pourraient ainsi accéder aux postes de Premier ministre ou de préfet de police – et sa fille irait à l'Ecole normale. Effectivement, le puîné, devenu capitaine d'infanterie, servait dans le régiment Sakura, tandis que le cadet

avait été promu très rapidement aspirant de marine ; malencontreusement, seul refusé à l'examen médical de l'armée, l'aîné Kyoseki tenta d'entrer à l'école de la marine marchande, mais il fut également ajourné. A l'Ecole normale supérieure, il fut recalé à cause des matières scientifiques. C'est à ce moment-là que, par l'entremise d'un certain bienfaiteur, il s'installa chez maître Uchiyama pour y vivre à ses dépens ; au fil des ans, il y apprit la voie de la peinture et finit par en faire sa profession. A l'époque où, se penchant sur son passé et ressentant cruellement son manque de talent artistique, Uzaki allait finalement plonger dans le gouffre du désespoir, le quartier des saules et des fleurs de Fujimi connut l'affluence du matin au soir et commença d'empiéter sur tout le voisinage de sa demeure. C'en fut fait du calme originel des ruelles désertes. Pour se rendre au bain, les geishas allaient et venaient, vêtues en plein midi de leur seul kimono de nuit noué d'une simple ceinture étroite sur lequel elles avaient juste enfilé une veste courte. Passant devant les maisons sans établir de distinction entre portail d'entrée ou porte de service, elles débitaient à voix haute des histoires d'une telle indécence qu'elles en étaient gênantes pour l'auditeur involontaire ; à tel point qu'au début, pas encore habituée, O-Kei hésitait à sortir pour faire les courses ou aller au bain.

Entre-temps, le loyer avait augmenté par deux fois d'un yen pour s'élever maintenant à dix yens. Le propriétaire savait qu'en louant les lieux pour en faire une maison de geishas, il n'aurait aucune peine à trouver un acquéreur prêt à payer douze ou treize yens ; il guettait donc impatiemment l'occasion de relever encore un peu plus le montant du loyer. Mais, si Uzaki avait pris la décision de déménager tôt ou

tard, c'était aussi pour une autre raison : la propriété de maître Kaiseki à Naka-Rokuban-cho avait été rachetée par la ville qui avait entrepris d'élargir la rue à sept mètres dans le cadre d'une opération d'urbanisme. Le maître avait alors cherché un terrain à bâtir du côté de Yoyogi et même dans une banlieue proche mais s'était finalement décidé pour le quartier de Shiba-Shirogane où, après avoir consacré une bonne année à la construction, il venait, cet été-là, avec l'apparition du feuillage nouveau, de donner une brillante réception pour fêter son emménagement. Même s'il n'habitait plus chez maître Uchiyama, Uzaki continuait d'y jouer le rôle d'intendant, comme à l'époque où il y avait ses pénates.

II

Traînant ses socques de bois qui semblaient avoir été déposées là par la marée montante, il fut bientôt sur le pas de sa porte, prêt à partir au bain, une vieille serviette à la main.

— Hé, dis, Uzaki !

Uzaki se retourna :

— C'est vous, fiston !

Tout sourire, il inclina légèrement la tête.

— Tu vas au bain ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Bon, aujourd'hui, je dois t'entretenir sérieusement.

— Vraiment ?

Continuant de sourire, Uzaki regarda le visage du fiston.

Coiffé d'un panama, ledit fiston avait un costume de serge blanc, des souliers bas, blancs également, et une grosse canne accrochée au bras ; c'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille et de belle prestance. Sa corpulence se manifestait non seulement par son ventre proéminent mais aussi par son visage tout rond, au teint si coloré qu'on pouvait se demander s'il n'était pas aviné et ses joues si remplies qu'elles

faisaient paraître ses yeux encore plus étroits, comme ceux des éléphants ; dévorant ce visage, son gros nez aux ailes écartées attirait aussitôt le regard. C'était le fils unique de maître Kaiseki, Kan. Fumant un cigare à grosses bouffées qu'il rejetait avec panache, son attitude éclatait de vanité mais c'est d'une voix mielleuse qu'il déclara :

— Ne ricane pas comme ça ! Si tu veux aller au bain, vas-y donc ! Je t'attendrai chez toi.

— J'irai plus tard. En fait, je dois aller à Asakusa pour affaire, mais j'ai encore le temps.

— Tu vas à Asakusa ? Dans ce cas, faisons un bout de chemin ensemble. On pourra parler tranquillement. Il vaut mieux que ta femme n'entende pas.

— Ah, vraiment ?

— Je t'ai dit que c'était sérieux. Arrête de rire comme ça. C'est au sujet de mon *hyménée*... je t'attends à l'arrêt du tram. Dépêche-toi. C'est d'accord ?

Aussitôt dit, le grand fiston partit prestement à grandes enjambées. Avec l'air de se dire qu'encore une fois ça se présentait mal, Uzaki lança depuis la porte à claire-voie :

— O-Kei ! Plus la peine de me faire à dîner.

— Comment ? Que se passe-t-il ?

— Le fiston m'a embarqué.

Pénétrant dans la maison, il défit sa ceinture :

— Il veut me parler. Je l'écouterai en route. Il m'attend sur la grand-rue. Donne-moi vite un kimono.

La mine stupéfaite, O-Kei dévisagea son mari, mais, comme il s'agissait malgré tout du jeune maître, elle n'osa pas, semble-t-il, protester et c'est en silence qu'elle sortit du tiroir de la commode un surtout de gaze de soie parfaitement démodé, un kimono de cotonnade usé par les lavages et une ceinture roulée en pongé.

— Je vais mettre un surplis. L'habituel, en serge.
Ses préparatifs achevés, Uzaki se hâta de rejoindre la grand-rue. Dès qu'il l'aperçut, Kan, qui était sous les cerisiers plantés dans l'ancien manège devant le sanctuaire de Yasukuni, s'approcha en faisant tourner sa canne :

— Tu as fait très vite. Marchons jusqu'en bas de la pente. Où vas-tu à Asakusa ?

— Je vais jusqu'à Komagata.

— Ah bon ? Ecoute, il est un peu tôt, mais on pourrait manger un morceau par ici. Moi, je dois aller dans une autre direction, du côté de Hakusan.

— Cette direction n'aurait-elle pas un lien avec la question qui vous amène ? J'ai raison ?

— Pas mal deviné. Ha, ha, ha ! J'aurais dû te la présenter, mais quand je t'invite, tu t'arranges toujours pour t'esquiver adroitement.

— Ha, ha, ha ! Cette fois, c'est quel genre de femme ? Une geisha ?

— Quelque chose comme ça.

— Si c'est une geisha, c'est plutôt simple à traiter. L'affaire est-elle donc si embrouillée ?

Avant même d'avoir écouté les tenants et les aboutissants de l'histoire, Uzaki l'abordait, depuis le début, sur le ton de la négociation. Tout gâté qu'il ait été, le fiston en semblait un peu décontenancé :

— Ecoute, cette fois, il ne s'agit pas précisément de rupture. Le problème est plus compliqué.

Arrivés au bas de la colline de Kudan, ils entrèrent dans une gargote du quartier de Jinbo spécialisée dans la viande de bœuf. Chaque fois que Kan venait pour une urgence d'ordre privé, c'était inmanquablement pour une affaire de femme ; voilà pourquoi, au vu des apparences, Uzaki avait immédiatement émis

des hypothèses. Kan avait eu trente ans cette année ; après avoir régulièrement échoué une année sur deux aux examens de la faculté de droit, il avait fini par décrocher cette année-là son diplôme de fin d'études, mais n'ayant, bien entendu, pas trouvé d'emploi, il ne faisait, encore maintenant, que baguenauder. Grand buveur et cavaleur, il s'était à maintes reprises brûlé les doigts avec des femmes ; à sa demande, Uzaki s'était, chaque fois, entremis pour arranger les choses.

Ça avait commencé un an après son entrée à l'université ; ayant mis enceinte la fille du patron d'un restaurant occidental situé sur la rue de Sanbancho, à côté de la résidence de son père, et ne sachant comment régler l'affaire, il s'en était ouvert à Uzaki. Ce ne fut qu'un début ; il y eut, par la suite, la servante d'une gargote et une prostituée nommée Yatona. Pour ce qui est de la servante, à laquelle Kan aurait ou n'aurait pas fait cadeau d'un kimono et même d'une bague, il avait fallu négocier des dommages et intérêts. Quant à Yatona, lui ayant promis le mariage, il l'avait tant fait marcher que le jour où son désengagement fut évident, elle s'estima déshonorée et fit intervenir un avocat véreux ; perdant aussitôt de sa superbe, Kan blêmit de peur et vint pleurer dans le giron d'Uzaki. A part ces histoires particulièrement ennuyeuses, innombrables furent les cas où, requis par Kan, Uzaki dut s'occuper de régler des problèmes plus simples de factures contestées provenant toujours de maisons de rendez-vous ou de restaurants. Connu encore à présent dans les milieux sportifs, Kan avait, tout au long de ses études secondaires et universitaires, fait partie d'équipes de base-ball et d'aviron et il était deuxième dan de judo au Kodokan. Était-ce pour cette raison ? Toujours est-il que non seulement ses notes dans les

matières scientifiques avaient été régulièrement déplorables, mais sa conduite s'était, quant à elle, de plus en plus dégradée. Il semblerait qu'il n'y ait pas que la littérature amollissante et immorale pour pervertir les étudiants. Qu'il s'agît de manuels scolaires ou de romans, Kan détestait profondément les livres et la lecture.

Pendant ses années de lycée où il fut pensionnaire, il était si violent qu'on ne pouvait pratiquement pas l'approcher, et il arriva fréquemment qu'il envoyât valser non seulement tous les tireurs de pousse-pousse sans exception mais aussi des gens comme Uzaki. Renforcée par la pratique du sport, sa résistance à l'alcool était admirable, au diapason de sa taille, et, quand il était ivre, il pouvait, encore maintenant, déclamer des poèmes chinois ou jouer à n'importe quoi, en quelque lieu que ce fût. Une fois qu'il eut goûté à la femme, il suffisait qu'il ait bu pour s'attaquer à la première venue, sans s'embarrasser jamais d'aucun critère de beauté ; il tombait ainsi plutôt sur le menu fretin des servantes de gargote ou des serveuses de brasserie que sur des geishas ; ça se terminait donc toujours par des indemnités de rupture.

— Uzaki, cette fois, il ne s'agit pas de savoir si je romps ou pas. Tu sais bien que je vais me marier en bonne et due forme. Je m'en suis ouvert à la personne que je vais voir à Hakusan...

Avec l'arrivée des carafons de saké, Kan était entré aussitôt dans le vif du sujet. L'air grave et attentif, Uzaki :

— Aurait-elle donc des plaintes à formuler ?

— Non, ce qui est admirable, c'est qu'elle ne dit rien. En fait, elle n'aurait pas vraiment eu de raison de se plaindre ; d'ailleurs, dans la mesure où elle accepte

tout cela très gentiment et où moi-même je me marie, il n'est pas nécessaire de rompre très brutalement...

— Je vois.

— C'est là... c'est là où tu intervies. Ce n'est pas pour elle. C'est vis-à-vis de mes parents. Ils doivent savoir que je fréquente une femme de mauvaise vie, qu'elle soit à Hakusan ou ailleurs, peu importe. Il serait fâcheux que cette femme vienne, par ses éventuelles récriminations, ruiner un projet de mariage bien arrêté. Tu me suis ? J'ai besoin de ton aide pour soutirer à mon père une somme de rupture.

— La femme ne demande rien ?

— Qu'elle demande ou ne demande pas, c'est un autre problème. Si c'est moi qui en parle, chez moi, on ne me croira pas. C'est pourquoi tu dois m'aider. Tu peux invoquer n'importe quelle raison. Dis, tu veux bien essayer ? En fait, je n'ai que vingt yens par mois d'argent de poche...

— Autrement dit, vous allez vous servir de cette femme pour toucher une somme de rupture ?

— Ne t'occupe donc pas de cela. En tout cas, aide-moi ! Il va sans dire que je te récompenserai. On pourrait même partager.

— Fiston, vous êtes devenu un drôle de malin. Ha, ha, ha !

— Qu'en dis-tu ? Essaie au moins, ne serait-ce que pour m'aider. Je suis criblé de dettes, avec des ardoises chez le marchand de tabac et le commerçant en produits importés ; en fait, je suis acculé.

— Je suis bien embarrassé. Devoir inquiéter le vieux maître avec une histoire forgée de toutes pièces... ça me semble difficile.

— Ce sera la dernière fois. J'ai bien l'intention de ne plus jamais te demander ce genre de service à

l'avenir. Quand je serai marié, pas question de faire toutes ces bêtises.

— Bien dit. Le vieux maître prend de l'âge et vous ne pouvez continuer de le tourmenter si fréquemment.

— C'est pour cette raison que j'ai bien l'intention de m'amender à l'occasion de mon mariage. Mais j'ai besoin d'une somme d'argent assez conséquente. Si je ne liquide pas, pour de bon, toutes ces dettes accumulées à droite et à gauche, je ne m'en sortirai jamais.

Tout en poursuivant sans désespérer son exposé, qui ressemblait fort à un plaidoyer, Kan vidait sans arrêt sa coupe de saké pour la tendre aussitôt à Uzaki. Ce dernier appréciait le saké ; il en buvait chez lui, invariablement, une mesure de vingt centilitres chaque soir, depuis un an ou deux, mais il était loin de pouvoir en absorber autant que Kan et, à force d'échanger les coupelles par-dessus la marmite de bœuf posée entre eux deux, il prit peu à peu, sans s'en apercevoir, la position penchée de celui qui a trop bu. Mine de rien, Kan ne le quittait pas des yeux :

— Si ton affaire n'est pas urgente, que dirais-tu de passer la soirée avec moi ? Ici, on ne peut parler tranquillement... et ça fait longtemps que nous n'avons pas fait de virée ensemble.

— Non merci. J'ai assez bu comme ça. Si je continue, je ne pourrai plus bouger. Fiston, vous êtes toujours un sacré buveur ! Je suis sûr que deux litres ne vous font pas peur.

— N'exagérons pas ! Tu sais, Uzaki, je pense m'arrêter complètement de boire. A force de grossir, je suis gêné aux entournures. Plutôt que de me restreindre, je préfère carrément supprimer tout alcool. C'est ma façon de faire en toute chose. Quand j'y vais, j'y vais. Par contre, quand j'arrête, j'arrête complètement. C'est

viril, ça me plaît. Dis, Uzaki, tu es d'accord avec moi ? Même pour les fredaines, quand ce sera fini, ce sera pour de bon, tu verras !

— Ha, ha, ha ! Sur ce dernier point, permettez-moi de douter.

— Le moment venu, je te prouverai que je peux arrêter du jour au lendemain. Les femmes, en fin de compte, ça n'est pas si passionnant que ça. En fait, je pense passer la main. A l'occasion de mon mariage, je veux entrer dans une nouvelle vie. C'est pour ça qu'on devrait, ce soir, s'amuser franchement pour enterrer le bon vieux temps. Il est encore tôt. Tu verras, je ne te poserai pas de problème.

Pendant qu'il forçait Uzaki à accepter de l'accompagner en usant de son timbre étrange d'enfant gâté, à la fois quémendeur et autoritaire, Kan ne cessa pas un instant son manège avec les coupes de saké.